

L'identité négociée: "rapports de place(s)" dans un entretien télédiffusé

M. Burger

Université de Genève

0. Introduction

J'aimerais, par cet article, soumettre à la discussion quelques hypothèses sur les processus identitaires structurant l'interaction communicationnelle. Partant d'une conception de la communication comme activité conjointe supposant la mise en relation d'agents empiriques, je m'intéresserai à l'articulation des aspects situationnels et discursifs de l'identité pour aborder plus précisément, à partir de l'extrait d'un entretien télédiffusé, la gestion des rapports de places motivant les comportements communicationnels des agents empiriques¹ à plusieurs niveaux, et qui se construisent et se modifient par le processus d'interaction.

1. L'identité comme produit interactionnel

Plusieurs travaux récents consacrés à la communication verbale fondent l'identité des agents dans l'expérience pratique de la communication². Plus précisément, l'identité représente la somme intériorisée des "sois" (Goffman 1973) successivement (in)validés dans la dialectique d'une reconnaissance intersubjective. L'espace de l'interaction constitue donc un lieu d'ajustement relationnel où les accomplissements d'actions se négocient sur la base de critères identitaires qui en fondent la légitimité supposée.

¹ Les agents empiriques, ci-après "agents", renvoient aux instances agentives effectivement engagées par les inter-actions.

² Voir notamment Shotter (1989), Ghiglione (1990), Harré (1991), Charaudeau (1991), Vion (1992), Trognon & Larrue (1994).

2. L'identité "mise en places"

Dès lors, conçue comme le produit des interactions passées, l'identité d'un agent préfigure en quelque sorte les bases relationnelles de nouvelles rencontres sociales, lesquelles comportent tout à la fois des aspects ritualisés et d'autres qui en font un événement unique. Dans cette optique, les agents amenés à communiquer dans un espace déterminé orientent leurs activités à partir d'une perception propre de leur être-en-relation qui surdétermine la communication.

Par leurs activités, les agents instituent ainsi par degrés, et plus ou moins consciemment, un cadre relationnel censé légitimer leur agir et en permettre l'interprétation. De fait, ce cadrage s'actualise sous la forme d'une multitude de rapports de places articulant différents aspects situationnels et discursifs de l'identité des agents (Flahault 1978).

3. L'identité situationnelle

Les propriétés situationnelles de la relation situent les agents l'un par rapport à l'autre comme acteurs sociaux, comme sujets communicants et comme des instances dotées d'une histoire, d'un style et d'un projet interactifs propres (Charaudeau 1991, Vion 1992, Ciliberti 1993, Burger 1994). Si elles renvoient à des attributs plus ou moins stables, inscrivant ceux qui s'en trouvent dotés comme membres "idéaux" de différents groupes d'appartenance³, leur caractère conventionnel, générateur d'attentes comportementales, ne peut se concevoir que comme le résultat d'une appropriation cognitive différenciée propre aux habitudes relationnelles des agents.

En d'autres termes, la perception du cadre d'interaction (les "objets" du champ référentiel et les schémas d'action chez Roulet 1991) favorise et discrimine a priori les modalités de construction de la relation pour installer les interactants dans un rapport de places dominant (Vion 1992), impliquant l'attribution de propriétés spécifiques. Très générales et anonymes du type <client-libraire> pour une transaction d'achat en librairie (Roulet, *ici-même*), celles-là peuvent en tout temps donner lieu à des positionnements

³ Les statuts et les rôles qui sont attachés à chacun d'eux, y compris les rôles communicationnels.

beaucoup plus détaillés et personnalisés au fur et à mesure du déroulement de l'interaction.

Par ailleurs, comme le souligne Vion (1992) la multicanalité de la communication a pour effet de complexifier la reconnaissance d'un rapport de places: les aspects proxémique, gestuel, iconique, vestimentaire etc. ainsi que la dimension para-verbale fonctionnent comme des indices potentiels de différents niveaux "taxémiques" et permettent de communiquer à partir de plusieurs places simultanément (Kerbrat-Orecchioni 1992).

On peut donc globalement comprendre la notion de *mise en places* comme renvoyant, par le truchement des négociations identitaires qu'elle semble impliquer, aux *processus de construction de normes communicationnelles que les inter-actions rendent émergentes*. De ce fait, les actions sociales font crucialement intervenir l'aptitude des agents à produire discursivement des raisons d'agir (motifs, causes, intentions) spécifiant les modalités et les enjeux agentifs qu'un accomplissement d'action implique (Livet 1993).

Dans ce sens, le discours comme action (méta)communicationnelle permet aux agents de se spécifier comme *locuteurs* (agents illocutoires) et comme ceux qu'ils sont censés être en dehors de l'énonciation pour justement prétendre à se faire locuteurs. J'ai proposé de nommer "*êtres-du-monde*" ces représentations discursives d'instances par lesquelles les agents empiriques, instanciés comme locuteurs, manifestent leur historicité propre et la conscience plus ou moins aiguë qu'ils en ont (Burger 1994⁴). Les locuteurs et les êtres-du-monde constituent les aspects discursifs de l'identité.

4. L'identité discursive

L'usage du langage, considéré dans sa dimension de pratique sociale, suppose la mise en relation d'êtres empiriques dotés de propriétés censées garantir la légitimité de leur pratique. Dans cette optique, le "succès" de l'ac-

⁴ Par analogie à la notion de "locuteur en tant qu'être du monde" proposée par Ducrot (1984).

tivité discursive implique, comme toute action conjointe, une double reconnaissance dialogique: (i) celle d'une intentionnalité agentive, plus ou moins manifeste par l'accomplissement d'une illocution; et (ii) celle qui consiste à accepter la relation interpersonnelle que l'énonciation instaure.

D'importance secondaire pour la pragmatique des actes de langage, puisqu'elle ne souligne que les aspects normatifs de l'illocutoire, la *légitimité énonciative*, comprise comme les prétentions d'un agent à dire "valablement" sa relation à l'autre, peut ainsi servir de motif pour expliquer l'interprétation des illocutions indirectes.

Dans ce sens en effet, les habitudes relationnelles cristallisées dans le jeu répété des interactions interviennent crucialement dans l'assignation d'une valeur communicationnelle univoque à une énonciation a priori ambiguë (Charaudeau 1989). Ainsi, s'il a l'habitude d'exercer son autorité sur un mode indirect, le souhait du père tel qu'exprimé en (1),

(1) Le père à sa fille: "J'aimerais que tu viennes vers 19 heures",

sera interprété comme communiquant invariablement (2) :

(2) "Je t'ordonne d'être là à 19 heures !"

D'où l'idée récurrente que l'intentionnalité illocutoire - et donc une part de la subjectivité agentive qui préside à l'énonciation - ne se trouve fixée qu'au second temps de l'interaction par une réaction du destinataire (Ghiglione & Trognon 1993, Trognon & Larrue 1994).

Une réaction positive - comme la venue de la fille à l'heure indiquée - réaliserait empiriquement l'état de choses discursivement représenté en (1), et signifierait par là-même l'acceptation tacite d'une relation d'autorité dans les termes implicites. A l'inverse, une réaction négative de la fille aurait certes pour conséquence actionnelle la réalisation différée du monde représenté, voire son empêchement, mais au-delà ou en-deçà de cette finalité, la fille spécifierait comment elle perçoit le cadrage relationnel que l'énonciation première véhicule, comme par exemple en (3) :

(3) La fille: "J'en ai marre que tu me donnes des ordres",

où la fille, en fixant une valeur illocutoire à (1), ne contesterait pas l'illocution en soi mais la forme d'engagement qu'elle implique, c'est-à-dire la lé-

gitimité d'un rapport de places actualisé par le discours, mais engageant des êtres empiriques.

En règle générale, il semble qu'on ne peut nier, au second temps d'une interaction, l'accomplissement d'une illocution sans souligner une dichotomie entre l'*agent* (instance extra-discursive) et le *locuteur* (instance discursive présentée par "je" comme responsable de l'activité illocutoire): c'est-à-dire sans pointer un défaut de légitimité qui pourrait être donné par la formule "tu n'es pas celui que tu dis/fais être".

Une réaction comme (5) à un ordre explicité par un emploi performatif (4), paraît en effet improbable ou tout du moins bizarre sans autre spécification :

(4) Le père: "Je t'ordonne d'être là à 19 heures !"

?(5) La fille: "Tu n'ordonnes pas !

L'accomplissement même du directif par un *locuteur* ne peut être nié, seule la légitimité de l'*agent* à se faire locuteur-ordonnant peut l'être (comme en 3). Par contre la fille pourrait réagir à (1) comme en (6) :

(1) Le père: "J'aimerais que tu viennes vers 19 heures !"

(6) La fille: "Tu ne souhaites pas, tu ordonnes",

où la fille signifie l'ambiguïté de (1), l'obligeant à sélectionner parmi des valeurs possibles pour en fixer une. De fait, sa réaction manifeste explicitement non pas simplement qu'elle nie une valeur pour en conserver une autre mais qu'elle invalide la prétention attribuée à l'agent de se faire reconnaître comme locuteur-souhaitant. En d'autres termes, la fille signifie quel type d'engagement l'énonciation instaure, selon elle, entre les *êtres empiriques* par le truchement de l'activité du locuteur: la transgression de l'ordre et l'éventuelle punition qu'elle peut impliquer touchent en effet la réalité des agents.

A l'inverse, en (7) :

(7) La fille: "Tu n'ordonnes pas, tu souhaites !"

la fille, pour affirmer qu'elle interprète (1) comme un souhait, n'en explicite pas moins qu'elle a envisagé de traiter l'énonciation comme une illocution directive. Ce qui peut difficilement se faire sans convoquer une représentation identitaire de son père-ordonnant dont le motif ne se trouve

pas inscrit dans la forme discursive de l'énonciation. En d'autres termes, en (7) seul le *locuteur* "souhaite", et la fille le prend pour ainsi dire au pied de la lettre tout en explicitant (i) qu'elle sait que *son père* (i.e. l'agent) veut se faire reconnaître comme locuteur-ordonnant et (ii) qu'elle rejette une telle identification du père et du locuteur. La stratégie adoptée consiste ainsi à affirmer la préséance du locuteur (être de discours) sur l'agentivité du père, pour impliquer une forme d'engagement qui n'est pas celle d'une relation d'autorité.

4.1. L'articulation de l'agent, du locuteur et des êtres-du-monde

Dans cette optique, réussir une énonciation implique de réussir l'énonciation de l'identité. Cela consiste pour l'agent à dire, via lui-comme-locuteur, un "monde réalisable" dont les instances sont dotées de propriétés susceptibles de faire l'objet d'une reconnaissance intersubjective, permettant ainsi un lien d'identification entre les agents et les représentations discursives censées les définir (Charaudeau 1989, Burger 1994).

Ainsi, l'*agent* a le choix de se représenter ou non comme *locuteur* pour expliciter un type d'accomplissement (<"Je"+prédicat actionnel>). Il a de même le choix de représenter les propriétés qu'une énonciation présuppose idéalement pour prétendre à un statut d'action *légitime* (i.e. les conditions préparatoires et de sincérité en logique illocutoire, Vanderveken 1988). Le discours permet ainsi aux agents de construire leurs propres conventions interactionnelles et de les rendre manifestes.

Le choix des représentations identitaires témoigne ainsi de la perception par un agent d'un postulat de réussite propre. Dans l'exemple trivial qui m'occupe, on peut faire l'hypothèse que l'exercice d'un rapport d'autorité envers sa fille suppose que le *père* de (1) choisisse, pour les avoir éprouvées communicationnellement avec *sa fille*, parmi de bonnes et de mauvaises façons d'ordonner.

En se faisant représenter en (8) comme "père",

(8) Le père: "Moi, ton père, je t'ordonne d'être là à 19 heures !"

l'agent signifie minimalement dans quel cadre relationnel spécifique il prétend situer son activité de locuteur-ordonnant. Il le fait en attribuant à

"Je" une propriété censée véhiculer une garantie de reconnaissance, c'est-à-dire en configurant discursivement une instance permettant, selon lui, d'évaluer la validité d'un lien identitaire entre l'agent et lui-comme-locuteur.

Ces instances "êtres-du-monde" permettent de préciser les rapports de places actualisés par le discours. Elles semblent donc exhiber une modalité d'articulation souhaitée entre les "circuits interne et externe" de l'énonciation (Charaudeau 1989), et soulignent la construction discursive du "situationnel".

Le discours du "père" pourrait ainsi constituer une longue tirade plus explicative sur le lien que l'agent perçoit entre celui de ses statuts sociaux qu'il décide d'invoquer, les comportements (rôles) qu'il lui associe et parmi eux, celui qu'il choisit de matérialiser discursivement, comme en (9) :

- (9) Le père à sa fille: "Dans une vraie famille comme je la conçois, le père a le devoir d'exercer son autorité, je suis ton père et pour ton père ordonner c'est dire "J'ordonne", un point c'est tout ! Alors tu seras là à 19 heures"".

Le père pourrait de même invoquer le statut (10) d'une personne de référence distincte du locuteur pour prétendre à la réussite énonciative,

- (10) Le père à sa fille: "Ta mère adorée aussi t'attendra, alors je t'ordonne d'être là à 19 heures !",

ou encore actualiser, comme le dit Goffman (1987), des qualités identitaires d'un être-du-monde qui ne sont ni celles du locuteur ni celles de l'agent-père au moment de l'énonciation (11),

- (11) Le père à sa fille: "A ton âge je n'avais rien à dire, mon père à moi je t'explique pas, c'était ni une ni deux. Alors je t'ordonne d'être là à 19 heures!".

Compte tenu de ce qui précède, une analyse en termes de rapports de places consisterait à articuler le comportement des agents à une forme de légitimité que toute pratique sociale implique. Ou encore, comme le souligne Vion (1992), passer de la description à l'explication des comportements des agents, en termes de stratégies. C'est dans cette optique que je propose l'analyse qui suit.

5. Les rapports de places dans un entretien télédiffusé

Le dialogue ci-dessous est extrait d'une émission spéciale d'"Apostrophes" (1981) où B. Pivot s'entretient avec G. Simenon⁵.

- (....)
- BP1 : 1 alors vous êtes romantique / vous êtes parfois naïf
- GS1 : très naïf
- BP2 : vous êtes très naïf / vous êtes timide/ ce qui me paraît surprenant e
- GS2 : c'est la vérité
- BP3 : 5 c'est la vérité
- GS3 : oui / c'est peut-être pour ça que quelquefois je parle trop fort et j'élève trop fort la voix / c'est comme tous les timides / on a des moments où on explose e
- BP4 : vous avez des colères de temps en temps
- GS4 : 10 rarement / ça ne m'est plus arrivé depuis vingt ans
- BP5 : depuis vingt ans
- GS5 : oui / depuis que je connais Térésa je n'en ai plus eu
- BP6 : décidément elle est extraordinaire Térésa / elle vous a fait perdre tous vos défauts
- GS6 : 15 eh bien eh bien parce qu'elle est sereine / elle est je ne sais pas / c'est un Saint-Bernard elle aussi si je puis dire / je ne sais pas / enfin c'est une union vraiment comme je l'imagine
- BP7 : bon vous êtes romantique / vous êtes naïf / vous êtes timide / vous êtes bon / tout ça / mais n'empêche
- GS7 : 20 [je ne suis pas bon] / je suis j'ai mes défauts comme tout le monde
- BP8 : oui mais enfin vous êtes / excusez-moi l'expression / vous êtes un vous êtes un un drôle de lascar avec les les femmes / parce que vraiment vous êtes l'infidèle total heu / e et il y a tout de même votre votre première femme / vous le racontez là aussi / moi je j'aimerais bien
- GS8 : 25 ma première femme m'avait dit qu'elle se suiciderait
- BP9 : [voilà]
- GS9 : si je la trompais / or comme j'avais un besoin / elle était très peu attirée par l'amour physique très très peu / et je devais prendre des précautions j'ai pas besoin de vous dire d'indiquer lesquelles qui rendaient la chose assez pénible / par conséquent aucune femme n'a jamais autant été été autant trompée de sa vie / seulement ça m'humiliait / il n'y a rien qui humilie un homme comme de devoir mentir / en tout cas moi / comme de devoir tricher / eh bien j'ai triché pendant près de vingt ans
- BP10 : mais un jour vous racontez cette scène

⁵ Le découpage de l'extrait, emprunté à Roulet 1991, rend manifeste la dimension "périodique" de la construction du discours. Les crochets signalent des chevauchements de paroles.

- GS10 :35 un jour elle nous a trouvés en flagrant délit avec Boule / et elle m'a dit
c'est cette femme-là ou moi / tu vas la foutre à la porte immé / c'est cette
fille-là ou moi / fille-là déjà ça m'a complètement gêné / faut dire qu'elle
sortait d'une famille bourgeoise / elle n'était pas du peuple comme moi /
alors c'était du cette fille-là / eh bien j'ai dit ce sera cette fille-là alors /
40 c'est tout
- BP11 : [mais à ce moment-là]
- GS11 : et depuis lors nous n'avons plus jamais eu de rapports / mais nous avons
continué à vivre ensemble
- BP12 : oui d'accord / mais vous avez été très cruel à ce moment-là / vous lui
45 avez dit je te trompe pratiquement chaque jour depuis vingt ans / et par-
fois plusieurs fois par jour
- GS12 : eh oui / mais je lui ai dit ça justement pour que elle comprenne qu'elle ne
devait pas porter toute sa haine sur Boule / vous comprenez / je ne vou-
49 lais pas que ce soit Boule qui prenne tous les péchés d'Israël sur le dos
(...)

5.1. Les enjeux

Si, comme on l'a vu, l'identité se trouve inscrite en filigrane dans le faire d'un agent et représente de ce fait un des enjeux virtuels de toute interaction, l'entretien comme type implique une thématization de l'identité. Or, du fait de sa médiatisation télévisuelle l'entretien voit son cadre participatif élargi, la relation entre les deux protagonistes s'inscrivant dans un rapport aux téléspectateurs. Ce sont dès lors des enjeux dédoublés qui surdéterminent l'événement de communication et favorisent certains comportements plutôt que d'autres.

a) On peut faire l'hypothèse que l'enjeu pour Pivot consiste à susciter la parole de l'invité en sélectionnant des objets de discours susceptibles de présenter un intérêt pour les téléspectateurs (Charaudeau 1991). Ce qui suppose une certaine conception de l'information et du divertissement qui peut être plus ou moins imposée par un producteur, la direction d'une chaîne de télévision et/ou une tendance générale. Dans ce sens, l'émission "Apostrophes" dont l'animateur vedette ne représente que l'instance la plus "visible", serait en soi un élément d'un rapport de places l'engageant dans une relation de concurrence (i) interne (aux autres éléments de la même chaîne) et (ii) externe (les émissions de la même case horaire et/ou d'un même "type" sur d'autres chaînes). Ainsi, par exemple l'heure de diffusion et les moyens de production mis en jeu disent quelque

chose de la valeur accordée à l'émission et du "succès" escompté (dont le taux d'écoute serait un des instruments d'évaluation)⁶.

En d'autres termes, la sélection des thèmes abordés et le choix des invités manifesterait un rapport de places de type socio-économique, marqué "idéologiquement" par l'inscription des agents dans des groupes d'appartenance. Ce serait-là un enjeu lié à un réseau "taxémique" où interviennent les statuts acquis de l'équipe de production, qu'il s'agirait de conserver, en reproduisant un rituel façonné notamment (principalement) à partir des comportements interactionnels de Pivot-journaliste⁷.

b) Simenon explicite d'emblée, au début de l'émission, l'enjeu qu'il assigne à l'entretien. Il s'agit de "dire sa vérité à lui concernant sa vie", déjà relatée dans l'ouvrage autobiographique qui constitue le motif de l'émission. Ce faisant il souligne l'existence d'autres "vérités" fallacieuses qu'il s'agit de dénoncer comme telles. Dès lors, l'interaction avec Pivot constitue sans doute un moyen d'envergure pour amener les téléspectateurs à construire une représentation "véritable" de Simenon. Le rapport de places <Pivot-Simenon> se trouve là aussi médiatisé par une relation entre Simenon et les destinataires virtuels dont on peut faire l'hypothèse que certains représentent des cibles privilégiées (notamment ses détracteurs qu'il ne nomme pas, ainsi que tous ceux dont parle le livre et qui constituent des objets de discours abordés dans l'interaction). Une des stratégies communicationnelles de Simenon consiste à faire valider certaines représentations identitaires au détriment d'autres, qu'il refuse sur la base d'un lien d'identification du type <Je-agent/auteur = Je-locuteur/narrateur = Je-être du monde/personnage> au fondement de l'autobiographie (Lejeune 1981).

⁶ La commercialisation de cette émission en format vidéo témoigne sinon de son "succès" effectif, du moins d'une stratégie qui vise à en faire un succès.

⁷ Deux précisions s'imposent. (i) Comme un rapport de places engage toujours des agents, ce n'est pas l'émission "Apostrophes" en soi qui constitue le premier terme d'une relation mais "ceux" qui en assument l'accomplissement. Dans ce sens, un rapport de places peut fonctionner comme un réseau collectif. Dans le cas qui m'occupe, Pivot constitue au sens fort du terme le "porte-parole" d'un tel ensemble. (ii) Cela dit, les "rôles" effectivement performés par Pivot constituent l'aspect le plus dynamique et créatif de ce rapport de places "collectif". On peut envisager que le comportement "à succès" d'un animateur contribue à modifier un "genre" jusqu'à favoriser une nouvelle définition statutaire de rôles types.

A l'évidence, les agents communiquent à partir de plusieurs places simultanément. Je propose quelques hypothèses sur "ceux qu'ils sont l'un pour l'autre", à différents niveaux.

5.2. Les rôles communicationnels (module interactionnel chez Roulet 1991)

L'entretien comme type préfigure des rôles communicationnels installant les interactants à des places complémentaires du type <questionneur / questionné>. Ces places, loin d'être vexatoires, constituent la condition de possibilité des projets de chacun des interactants, qui les respectent. Le questionneur choisit ainsi les thèmes et dirige globalement l'entretien *pour permettre* la parole "authentique" du questionné.

L'interaction (d'une durée de 90 minutes) est rigoureusement structurée en quatre séquences de vingt minutes chacune et se clôt par une séquence à fonction de résumé (dix minutes). Chacune aborde un thème spécifique, repris de l'ouvrage autobiographique de Simenon disponible depuis peu en librairie (voir ci-après 5.4.). A ce propos, le "texte" de l'interaction, tel que manifeste dans l'enregistrement vidéo, constitue une version déjà stylisée (montage) qui ne représente sans doute pas la totalité de la réalité interactionnelle, et ne rend pas compte des préparatifs que cet entretien sans doute a nécessité (accord préliminaire sur les modalités diverses de l'entretien).

On remarquera que contrairement aux émissions traditionnelles d'Apostrophes, plutôt de type "débat" avec la présence sur le plateau d'un public non-intervenant, cette émission spéciale se déroule à deux non pas dans un studio d'Antenne 2 mais dans l'intimité du domicile de l'interviewé. Ainsi, le "rituel" d'Apostrophes (Charaudeau 1989, 1991), tel qu'il s'est peu à peu imposé par la répétition de l'émission, a été modifié *pour cet entretien*, sans doute pour des raisons liées aux statuts réciproques des protagonistes.

5.3. Les acteurs sociaux (module social chez Roulet 1991)

Le profil identitaire des agents comme acteurs sociaux pourrait expliquer l'infléchissement du cadre d'interaction. Chacun d'eux se trouve doté d'un "capital symbolique" confortable (convertible sans doute en "capital effectif") :

(i) Simenon est un écrivain à succès socialement reconnu. Il entretient des rapports assez tendus avec la critique littéraire et les médias en général, accordant très peu d'entretiens. Il a une vie privée passablement mouvementée, que la presse commente largement.

On peut sur ces bases faire l'hypothèse que ces propriétés suffisent à motiver le déplacement à domicile de toute une équipe de télévision. Par ailleurs, le profil identitaire de Pivot motive sans doute le choix de Simenon d'accorder un entretien.

(ii) Pivot anime une émission à succès. Il est reconnu pour la qualité de ses entretiens (compétence des thèmes liés à l'univers du livre, respect des invités, préparation consciencieuse des émissions). Il n'est soumis a priori ni aux volontés publicitaires des éditeurs, ni à celles de la critique littéraire et prône plutôt un accès généralisé à la littérature. Enfin, c'est un lecteur passionné doté d'une grande capacité de lecture.

En tant qu'acteurs sociaux, les protagonistes se situeraient ainsi au même niveau sur une échelle de "prestige" (Fowler 1985), où la place de chacun semble garantie par une complémentarité non conflictuelle. On peut ainsi faire l'hypothèse que s'entretenir avec Pivot comporte, pour Simenon, des garanties non négligeables compatibles avec sa perception de l'enjeu de l'entretien. De même pour Pivot, puisque l'entretien permet d'assurer à ses employeurs l'exclusivité d'un "scoop" destiné à faire événement⁸. Leurs statuts de "personnages publics" et la complémentarité des enjeux réciproques expliqueraient le respect mutuel que traduisent les comportements communicationnels des agents.

⁸ La rencontre des acteurs sociaux <Simenon/Pivot> semble garantir le bénéfice d'une large audience. Ainsi que de favoriser des "réactions" médiatiques diverses: commentaires dans la presse, ventes de livres etc.

5.4. Les schémas d'actions et les objets du champ référentiel
(module référentiel chez Roulet 1991)

a) Comme le soulignent Roulet (1991) et Vion (1992), l'entretien ne se réalise pas à partir de *schémas d'actions* particuliers mais peut relever tantôt de l'interrogatoire de police, tantôt de la consultation psychologique. Le choix d'un rôle et donc d'une ligne d'action expriment ainsi une perception subjective des enjeux respectifs (se dire pour Simenon/ faire dire pour Pivot). En d'autres termes, la co-activité consiste ici essentiellement à produire et à interpréter des énonciations dont la validation dialogique constitue un pré-requis aux projets communicationnels des interactants.

Si la relation <Pivot-Simenon> se construit significativement par le truchement des figurations discursives de l'identité et des modalités de leur énonciation par les locuteurs, celle qui s'instaure avec les téléspectateurs se trouve médiatisée par la mise en scène filmique. Le traitement de la caméra, comme forme d'agentivité, n'est pas anodin. Ici le téléspectateur est amené à investir un espace minimalement contraint: gros plans, fixes, alternés sur chacun des interactants qui renforcent une symétrie déjà manifeste par leur comportement non-verbal (les deux sont assis l'un en face de l'autre, pas de déplacements etc.). A aucun moment les interactants ne se tournent vers la caméra (donc vers les téléspectateurs), qui constitue néanmoins un élément, à un titre ou un autre, du cadre participationnel. D'où un effet accru d'intimité et de connivence, lié aussi à la nature des objets du champ référentiel.

b) Parmi les *objets du champ référentiel* le livre autobiographique joue un rôle primordial dans le déroulement de l'interaction. Si la parution des "Mémoires intimes" motive l'émission, le thème douloureux du suicide de sa fille constitue, comme il est dit par Simenon, le motif de la rédaction de l'ouvrage.

(i) Ainsi, le *comportement du questionneur* se trouve fortement déterminé par le contenu du livre, dont il reprend les thèmes. De ce fait, le dire de Pivot prend appui sur des représentations dont il n'est pas a priori l'instance responsable. Il peut se faire en quelque sorte le porte-parole d'une agentivité rapportée par celui-là même qui constitue son

interlocuteur (comme en témoignent dans l'extrait ci-dessous les renvois à des passages du livre⁹). Une telle position "désinvestie" est conforme à l'adoption et à l'accomplissement de rôles liés à ses positions de journaliste-intervieweur et favorise la "confession". Cela dit, l'objet-livre implique aussi une position de lecteur, supposant une évaluation critique d'autant plus délicate à exprimer qu'il s'agit d'une autobiographie où s'exposent la vraisemblance et la cohérence d'une vie.

ii) A ce propos, le thème du suicide et l'idée d'une culpabilité qui en est souvent le corrolaire s'inscrit en filigrane dans le *comportement communicationnel de Simenon*. Par son livre, qui recueille en fin de volume les poèmes écrits par sa fille, l'auteur convoque la mémoire de la disparue, symbolisée par la couverture de l'ouvrage¹⁰ et plus matériellement par l'enregistrement de sa voix. Il lui offre, dit-il, une reconnaissance qu'il n'a peut-être pas su assumer en son temps.

De fait, le doute sur sa culpabilité, et implicitement la peur d'un jugement négatif sont abordés plus ou moins directement dans les deux premières séquences de l'interaction. Pivot y souligne parfois, toujours avec retenue, le caractère contradictoire du comportement de l'écrivain concernant ses relations à ses proches.

5.5. Aspects discursifs des stratégies de *prises en places* (locuteurs et êtres-du-monde) dans l'extrait de l'entretien

Comme on l'a vu, la spécificité du cadre participationnel, les enjeux réciproques et l'importance du champ référentiel dessinent un cadrage relationnel complexe. Pivot et Simenon agissent en effet à la fois comme <journaliste vedette/écrivain reconnu>, comme <intervieweur/interviewé> et comme <lecteur/scripteur> s'assignant l'un l'autre à des places corrélatives. Plus précisément centrée sur le vécu de Simenon, la pratique de l'entretien consiste à instancier en discours différents comportements relation-

⁹ Aux lignes 24, 34, 41 et 44 "vous le racontez là aussi", "un jour vous racontez cette scène", "à ce moment-là", "à ce moment-là".

¹⁰ Représentant l'arbre au pied duquel les cendres ont été dispersées.

nels passés de Simenon-être-du-monde : <père/enfants>, <écrivain/éditeurs-médias>, et pour ce qui m'occupe <mari/femmes> et <amant/maîtresses>.

L'extrait en question, tiré de la troisième séquence, aborde le thème des relations de Simenon avec les femmes, et plus spécifiquement sa première épouse. Les interactants vont négocier la validité de propriétés identitaires attribuées à Simenon par le truchement de représentations d'êtres-du-monde.

5.5.1. D'un point de vue macro-structurel, l'extrait peut être décomposé en deux parties :

- (i) les lignes 1 à 25 constituent une longue préparation à une intervention principale de Pivot-locuteur. Formulée indirectement, elle est interprétée comme une demande de dire,
- (ii) à laquelle Simenon réagit, répondant dans des termes qui "obligent" le questionneur à relancer plusieurs fois (lignes 34 et 41), puis à reformuler sa demande à partir d'une représentation identitaire explicite (lignes 44-46), sans que celle-ci fasse l'objet d'une validation.

Avant d'interroger plus avant la construction de ces deux "moments interactionnels", il convient de revenir sur une stratégie déployée par le questionneur depuis le début de l'entretien, également manifeste dans l'extrait.

Si l'autobiographie suppose une reconfiguration de l'historicité de l'auteur par le moyen du récit de vie, le déroulement d'un entretien médiatisé suppose de même une forme de cohérence que le questionneur a à charge d'assumer (voir les marques de structuration "alors", "bon", "voilà", les reprises et les reformulations etc.). Et qui consiste aussi pour Pivot-locuteur à regrouper les images identitaires qui se négocient depuis le début pour construire (à diverses reprises, plus ou moins explicitement), un être-du-monde du type "homme exceptionnel" censé spécifier globalement son interlocuteur¹¹.

¹¹ Simenon, tour à tour, se trouve redéfini comme "père fusionnel", "homme aux dix mille femmes", "écrivain doté d'une capacité de travail phénoménale" etc.

Or, mise en rapport avec l'idée de responsabilité et de culpabilité qui sous-tend le dire de l'écrivain, une telle propriété reste ambiguë. Fort à propos pour justifier l'actualité et l'importance de l'entretien (Pivot-journaliste), et en assurer la cohérence (Pivot-questionneur), elle semble par contre installer discursivement Simenon dans un rapport de places qu'il souhaite éviter. Plus précisément, dans l'extrait en question, la qualité "extraordinaire" a pour effet d'hyperboliser tant des propriétés interprétables comme plutôt positives (par Simenon et les téléspectateurs) (lignes 1-5 : "romantique", "naïf") que d'autres, qui soulignent des aspects négatifs de la personnalité de l'écrivain ("infidèle total" et "cruel" : lignes 23 et 44).

D'où une stratégie globale qui consiste pour Simenon-locuteur à négocier à la fois les représentations positives et négatives (corriger les unes c'est aussi permettre la relativisation des autres, ou du moins faire preuve d'une lucidité qui accroît sa crédibilité vis-à-vis des téléspectateurs).

5.5.2. Les deux "moments" structurellement définis soulignent les étapes de la négociation des propriétés "bon" et "cruel" par lesquelles les locuteurs (ré)actualisent discursivement, *in situ*, des rapports de places rapportés par l'écrivain qui l'engageaient à son épouse.

5.5.2.1. La préparation : "homme bon"

On peut hasarder l'hypothèse que les représentations identitaires formulées aux lignes 1-21 par Pivot-locuteur, globalement positives, ne sont pas prises en charge par ce dernier. Elles viseraient globalement, en sollicitant un commentaire justificatif de Simenon-locuteur, à préparer l'énonciation d'une propriété négative, exprimant cette fois un jugement. Cette stratégie, classique, comporte un double avantage. D'abord, si l'énumération de traits positifs n'implique pas le passage à une critique négative, du moins permet-elle d'atténuer l'atteinte potentielle à la face positive qu'une critique supposerait. Ensuite, comme l'interlocuteur est amené, en principe, à se thématiser comme "Je-être du monde", le questionneur peut toujours s'appuyer sur le dire qu'il suscite pour légitimer ses propres énonciations.

a) La dynamique de validation-correction des représentations identitaires (lignes 1-21) semble manifester que l'invité soupçonne une telle stratégie. S'il accepte le trait "romantique" et valide en le corrigeant le trait

"naïf", l'écrivain intervient par deux fois, d'abord pour garantir la validité d'une assertion que Pivot lui impute ("vous êtes timide": ligne 3) mais dont ce dernier doute ("ce qui me paraît surprenant": ligne 3), puis pour relativiser cette fois le contenu d'une reformulation de Pivot ("vous avez des colères de temps en temps": ligne 9).

De fait, l'acte de commentaire énoncé par Pivot ("ce qui me paraît surprenant") semble constituer à la fois un jugement de *lecteur* et une demande de dire indirecte du *questionneur*. La relance à nouveau indirecte de Pivot ("c'est la vérité"), en écho à l'assertion péremptoire de Simenon, oblige ce dernier à un développement qui manifeste :

(i) que le fait "de parler fort" et "d'élever la voix" (lignes 6-7) constitue un argument pour la validité de l'assertion de sa timidité par *lui-locuteur*,

(ii) que la timidité représente un argument justifiant ses emportements d'*être-du-monde*¹²,

(iii) que la timidité constitue pour *Simenon-agent* une propriété qui, au même titre que le romantisme et la naïveté, désengagerait en partie celui qui l'investit de la responsabilité de ses comportements (qui pourraient être évalués négativement).

Plus formellement, on notera que *Simenon-locuteur* banalise le comportement de *Je-être du monde* en l'assimilant à une classe d'individus ("tous les timides"/ "on": ligne 7).

Dans la même optique, les trois relances de Pivot-locuteur ("vous avez des colères de temps en temps" / "depuis vingt ans" / "Décidément (...) tous vos défauts": lignes 9, 11, 13-14), qui viseraient à engager de façon plus précise son interlocuteur à thématiser un comportement "conflictuel", se trouvent en quelque sorte désamorcées par les enchaînements de *Simenon-locuteur* :

Simenon choisit en effet d'enchaîner non pas sur le rhème, ce qui impliquerait de parler de "ses défauts", mais sur le thème "elle"

¹² Simenon semble interpréter le dire de Pivot comme implicite de tels "emportements".

(Thérèse)¹³. Il propose ainsi une spécification élogieuse de son épouse actuelle, significativement ambiguë puisque les traits qui servent à la caractériser sont ceux-là mêmes que Simenon s'est attribué quelque temps plus tôt. En d'autres termes, en (re)définissant Thérèse à l'image d'un "Saint-Bernard" Simenon-locuteur communique,

(i) sa propre bonté, son altruisme, sa générosité relationnelle d'être-du-monde etc.

(ii) implicitant par là-même que les causes de ses colères (révolues "depuis vingt ans") et de ses "défauts" (qui n'en seraient donc pas vraiment) sont à rechercher dans son entourage et non chez lui.

La stratégie de l'écrivain consiste ici à se dire en disant un autre : par la construction d'"êtres-du-monde" distincts de "je" mais dont les propriétés en permettent la spécification corrélatrice.

b) Dès lors Pivot marque une étape dans la négociation, récapitule les propriétés en signifiant qu'il interprète et valide positivement ce qui précède ("vous êtes bon": ligne 19) et initie un mouvement concessif ("tout ça mais n'empêche": ligne 19) lorsqu'il est interrompu.

Il semble à l'évidence que l'*être-du-monde* construit à partir du dire même de *Simenon-locuteur* risque de compromettre la crédibilité de ce dernier, contredisant virtuellement les représentations assumées par *Simenon-auteur* dans son ouvrage. Simenon intervient ainsi d'autant plus précipitamment que l'acte principal du questionneur ("mais n'empêche") se trouve déjà enregistré dans la mémoire discursive des interactants (et des téléspectateurs). Coupant la parole du questionneur, il réagit, en trois temps, pour modifier le trait "bon" en inscrivant "Je", comme précédemment (voir son exposé sur la "timidité"), dans une classe générique "comme tout le monde" (ligne 20). Ce faisant il garantit rétroactivement la validité du présupposé exprimé par Pivot-locuteur (ligne 14 "elle vous a fait perdre tous vos défauts").

C'est là le premier d'une série de conflits de structuration dialogiques et monologiques qui semblent témoigner qu'ici Simenon

¹³ Ou du moins sur un élément rhématique ("perdre") qui n'engage pas l'être-du-monde-en-lui.

engage sa face¹⁴. Ce qui explique sans doute la formulation extrêmement modalisée de la demande de dire que Pivot-locuteur cette fois mène à terme. Énoncée par étapes, elle comporte :

(i) un acte préliminaire (à fonction rituelle de préservation de la face positive de son interlocuteur: "excusez-moi l'expression", ligne 21),

(ii) qui introduit après plusieurs hésitations une représentation identitaire dont la valeur axiologique se trouve partiellement neutralisée par un mode d'énonciation "humoristique" ("drôle de lascar", ligne 22).

(iii) Puis suivent des arguments indexicalisant le dire du locuteur au récit de vie, assurant la légitimité de l'énonciation ("parce que" "vraiment", "tout de même", "là aussi": lignes 22-24).

(iv) Enfin, déjà atténuée par l'emploi du conditionnel, la demande de dire reste volontairement indirecte.

5.5.2.2. La négociation de la propriété "homme cruel"

Les interactants vont ainsi négocier une propriété identitaire inscrite en filigrane dans le discours, mais qui ne sera explicitée qu'en fin d'extrait par Pivot-locuteur ("vous avez été très cruel", ligne 44). De fait, les interactants conservent globalement les mêmes stratégies d'évitement, que je résume brièvement.

(i) Le comportement des locuteurs

Le bon déroulement d'un entretien suppose la coopération des interactants comme locuteurs. Pour le questionneur il s'agit de "bien dire les bonnes représentations", or celles-ci sont a priori conflictuelles. D'où la retenue de Pivot-locuteur dans ses demandes de dire, imprécises, qui restent comme en suspens d'achèvement ("moi j'aimerais bien"/"mais un jour vous racontez cette scène"/ "mais à ce moment-là": lignes 24,34,41). Ce qui permet corrélativement au questionné de choisir très librement les éléments de ses interventions malgré l'orientation préférentielle imposée par les "oui mais" de Pivot.

¹⁴ Au sens "originel", goffmanien du terme, pour qui le *moi* d'un sujet investit préférentiellement certains *sois* (Goffman 1973, 1974). D'où des conflits identitaires potentiels se traduisant par des réactions affectives (hésitations, pertes de maîtrises appréhendées comme des "conflits de structuration" et traitées dans le module "périodique" chez Roulet 1991).

A cet égard, l'évocation du suicide possible de sa première femme comme conséquence de ses infidélités est traitée par Simenon-locuteur de façon analogue à la "timidité" ou aux "colères" déjà mentionnées. Toute son intervention consiste à faire endosser non seulement la responsabilité de son infidélité à sa propre femme, mais à la représenter, elle, comme le motif principal d'une humiliation qu'il a subie "pendant près de vingt". En d'autres termes, par un raisonnement fort structuré ("or", "par conséquent", "eh bien": lignes 27-33) le questionné transforme son infidélité en qualité.

(ii) Les "êtres-du-monde"

Censés légitimer l'agir du locuteur en le spécifiant dans l'accomplissement d'un rôle, les "êtres-du-monde" constituent ici les éléments centraux des stratégies des locuteurs. L'ambiguïté de leur évaluation, et des négociations auxquelles leurs propriétés représentées donnent lieu, tiennent sans doute au fait que les "êtres-du-monde" caractérisent moins les rapports de places des inter-locuteurs de l'entretien que des mises en places entre des instances dont l'agentivité est rapportée. En d'autres termes, "Je" et "Tu" discourent à propos de "Il-Simenon".

Le discours de Pivot, qui ne se spécifie pas lui-même comme être-du-monde, consiste ainsi à instancier des représentations de "Simenon-mari" pour les faire commenter par son interlocuteur. Il s'agit pour lui d'articuler le passé de Simenon, notamment comme "mari bon/cruel", à la conscience présente de ce passé, par l'écrivain. C'est là le rôle du *journaliste* qui s'appuie sur la "véracité" de l'autobiographie qu'il ne semble contester à aucun moment.

De fait, les réactions de Simenon semblent signifier qu'il interprète cette volonté d'actualisation dans le présent de l'entretien comme un jugement de *lecteur*. Il cherche dès lors à ancrer les représentations négatives dans un passé révolu, à inscrire le "je" dans des instances englobantes ou à rejeter la responsabilité d'un rapport de places conflictuel sur une instance tierce.

6. Conclusion

L'identité des interactants constitue un des plans d'organisation du discours. L'idée n'est pas originale, pourtant la problématique de l'identité

vue sous l'angle de l'agentivité communicationnelle n'a pas vraiment fait l'objet d'une étude systématique. Il s'agissait par cet article d'en proposer quelques voies d'accès possibles, avec comme centre de perspective la notion de "rapports de places".

La notion de "rapports de places", qui reste à définir avec précision malgré un usage fréquent dans la littérature pragmatique, a ceci de spécifique qu'elle oblige de penser l'identité comme un processus relationnel cruciallement motivé par l'usage du langage. Corrélativement, l'action langagière ne peut se concevoir indépendamment de l'identité des acteurs psycho-sociaux et des enjeux agentifs que tout accomplissement d'action suppose. C'est dans cette optique dialectique et constructionniste, où les aspects situationnels et discursifs de la communication ne peuvent être pensés séparément, que j'ai proposé une définition des propriétés de trois instances agentives : l'agent, le locuteur et les êtres du monde.

Il s'agissait par là d'une première tentative pour saisir des mécanismes identitaires intégrateurs que les agents semblent produire en communiquant. Dans ce sens, ce travail se situe à l'inverse des approches "corrélacionnistes"/"déterministes" où prolifèrent des instances sans liens apparents ou qui s'opposent irréductiblement (les "Sois" vs. le "Je" vs. le "Moi véritable" etc.).

Cela étant dit, une analyse en termes de rapports de places pose généralement un certain nombre de problèmes aux deux niveaux macro et micro d'apparition des phénomènes identitaires.

6.1. Quelques problèmes

Si la généralité du concept de rapport de places permet a priori d'envisager un traitement unifié des aspects situationnels (statuts, rôles etc. des agents) et discursifs (locuteurs, êtres-du-monde) de l'identité, on peut se demander si la portée des phénomènes ainsi saisis n'est pas justement trop grande pour permettre d'en comprendre les mécanismes subtils.

A l'inverse, envisager la construction identitaire (que la mise en places implique) dans une conception agonale de la communication, en termes de places "hautes" vs. "basses", permet certes de traiter des micro-

phénomènes identitaires mais semble limiter la problématique relationnelle à des cas trop spécifiques (Kerbrat-Orecchioni 1992).

Par exemple, l'entretien engage bien les interactants dans un rapport de places dominant (Vion 1992 et ici-même), mais celui-là importe finalement moins que le caractère médiatisé de l'entretien (le contrat médiatique de Charaudeau 1991), qui situe dès lors l'enjeu relationnel dans des rapports de places engagés avec les téléspectateurs. Qui occuperait et à quel moment des places hautes ou basses ? Une hiérarchisation relationnelle se dessine-t-elle ici ? A cet égard, des rôles communicationnels complémentaires sont-ils potentiellement plus conflictuels que des rôles symétriques ? etc.

Par ailleurs la compréhension "taxémique" d'un extrait semble fonction d'une appréhension globale de l'interaction, et même de l'événement de communication en tant qu'élément d'un réseau actionnel plus vaste. Ainsi l'image du père pénitent manifeste par degrés dans le discours de Simenon au début de l'entretien, et la gestion complexe, pas forcément consciente, du discours de l'aveu, contraignent fortement la séquence que je traite sans que cette double dimension émerge directement¹⁵. Il semble dès lors qu'une analyse des rapports de places implique, comme le préconisent notamment Roulet (1995) et Vion (1992) pour tout type d'analyse, de situer constamment le tout "communicationnel" en rapport aux parties. D'où la nécessité de disposer d'un modèle et de concepts permettant une telle mise en perspective.

6.2. Quelques pistes ?

En vertu de ce qui précède, un rapport de places constituerait le *produit évalué d'un état de la relation construite par le processus d'interaction entre des agents empiriques*.

(i) A cet égard, la logique illocutoire dans sa version dialogisée (Trognon 1994, et ici-même) constitue un bon instrument heuristique : c'est par la dialectique <action-réaction> que se fixent les signes identitaires que les agents exhibent plus ou moins explicitement, et plus ou

¹⁵ Comme Patrick Charaudeau l'a pertinemment souligné lors du colloque.

moins consciemment, pour se définir l'un par rapport à l'autre. C'est donc moins l'intention d'un agent que celle que son interlocuteur lui impute qui importe, permettant de concevoir l'identité et les normes comportementales comme un produit constamment ajusté par la dynamique relationnelle.

(ii) Le dispositif modulaire de Roulet (1991, 1995) permet d'appréhender et de mettre en relation différents aspects de l'identité des agents. Les rapports de places comme "états relationnels évalués" comportent en effet des aspects structurels que les dimensions hiérarchique, relationnelle, énonciative, interactionnelle et périodique notamment permettent de saisir précisément (voir la structure de la première intervention principale de Pivot).

(iii) Enfin, la notion d'"être-du-monde" comme commentaire du locuteur à propos de *qui* l'agent prétend être devrait permettre d'articuler les niveaux macro et micro, situationnel et discursif des rapports de places: dire les êtres-du-monde c'est dire quel rapport de places est censé se trouver en vigueur, et pourquoi.

Références bibliographiques

- AUCHLIN A. (1993), "Au petit bonheur du bien dire. Note sur le traitement du "bien dire" en analyse pragmatique du discours", *Cahiers de praxématique* 20, 45-64.
- BURGER M. (1994), "(Dé)construction de l'identité dans l'interaction verbale: aspects de la réussite énonciative", *Cahiers de linguistique française* 15, 249-274.
- CHARAUDEAU P. (1989), "Le dispositif socio-communicatif des échanges langagiers", *Verbum* XII/1, 13-25.
- CHARAUDEAU P. (1995), "Le dialogue dans un modèle de discours", *Cahiers de linguistique française* 17.
- CHARAUDEAU P. & al. (1991), *La télévision. Les débats culturels "Apostrophes"*, Paris, Didier Erudition.
- CILIBERTI A. (1993), "The personal and the cultural in interactive styles", *Journal of pragmatics* 20, 1-25.

- DUBAR C. (1991), *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Colin.
- DUCROT O. (1984), "Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation", in *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 171-237.
- FLAHAULT F. (1978), *La parole intermédiaire*, Paris, Seuil.
- FOWLER R. (1985), "Power", in VAN DIJK T. A. (ed), *Handbook of discourse analysis*, Vol IV, 61-82.
- FRIEDRICH J. (1993), "Wege und Umwege zum Selbst", *Deutsche Zeitschrift für Philosophie* 41/3, 459-476.
- GALLOIS C. (1994), "Group membership, social rules, and power: A social-psychological perspective on emotional communication", *Journal of Pragmatics* 22, 301-324.
- GHIGLIONE R. (1990), "Le qui et le comment", in GHIGLIONE R., BONNET C. & RICHARD J.-F. (eds), *Traité de psychologie cognitive* 3, Paris, Dunod, 175-226.
- GHIGLIONE R. & TROGNON A. (1993), *Où va la pragmatique ? De la pragmatique à la psychologie sociale*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- GOFFMAN E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne: la présentation de soi*, Chapitre VII, Paris, Minuit, 225-240.
- GOFFMAN E. (1974), "Perdre la face ou faire bonne figure?" in *Les rites d'interactions*, Paris, Minuit, 9-42.
- GOFFMAN E. (1987), "La position" in *Façons de parler*, Paris, Minuit, 133-166.
- HABERMAS J. (1987), "Première considération intermédiaire : agir social, activité finalisée et communication", in *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Seuil, 283-345.
- HARRE R. (1991), "The discursive production of Selves", *Theory and Psychology*, Vol. I/1, 51-64.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1992), *Les interactions verbales*, tome II, Paris, Colin.
- KLINE S. & KUPER G. (1994), "Self-presentation practices in government discourse: The case of US Lt. Col. Oliver North", *Text* 14/1, 23-43.

- LEJEUNE P. (1981), *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil.
- LIVET P. (1993), "Théorie de l'action et conventions", in QUERE L. (ed) : *La théorie de l'action. Le sujet pratique en débat*, Paris, CNRS, 291-318.
- PARKER I. (1989), "Discourse and Power", in SHOTTER J. & GERGEN K.J.(eds) : *Texts of Identity*, London, Sage, 56-69.
- RICOEUR P. (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
- ROULET E. (1991), "Vers une approche modulaire de l'analyse du discours", *Cahiers de linguistique française* 12, 53-81.
- ROULET E. (1995a), "L'analyse du dialogue comme forme et comme activité discursives", Colloque international sur "Le Dialogique", Université du Maine, Le Mans, 15 & 16 septembre 1994. (A paraître).
- ROULET E. (1995b), "Etude des plans d'organisation syntaxique, hiérarchique et référentiel du dialogue : autonomie et interrelations modulaires", *Cahiers de linguistique française* 17.
- ROULET E. & al. (1985), *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Lang.
- SHOTTER J. (1989), "Social Accountability and the Social Construction of You", in SHOTTER J. & GERGEN K.J.(eds) : *Texts of Identity*, London, Sage, 133-151.
- TROGNON A. (1991), "L'interaction en général : sujets, groupes, cognitions, représentations sociales", *Connexions* 57/1, 9-25.
- TROGNON A. & LARRUE J. (1994), *Pragmatique du discours politique*, Paris, Colin.
- VANDERVEKEN D. (1988), *Les actes de discours. Essai de Philosophie du Langage et de l'Esprit sur la Signification des Enonciations*, Bruxelles, Mardaga.
- VION R. (1992), *La communication verbale*, Paris, Hachette.
- VION R. (1995), "La gestion pluridimensionnelle du dialogue", *Cahiers de linguistique française* 17.
- WATTS R.J. (1992), "Acquiring status in conversation: Male and Female discourse strategies", *Journal of Pragmatics* 18, 467-503.